

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris commence à prendre sa physionomie d'été; chaque jour, de cinq à sept heures, les élégantes vont au Bois montrer leurs nouvelles toilettes et respirer un peu d'air pur sous les allées nouvellement feuillées dont la verdure tendre, idéale et poétique rappelle en ce moment les plus jolis paysages de Corot. Le soir, les concerts et restaurants des Champs-Élysées, avec leurs lumières éclatantes donnent une grande animation à cette promenade privilégiée; et puis, l'ouverture du Cirque d'été et celle de l'Exposition de peinture redoublent, pour le jour et le soir, le puissant attrait de ce côté de Paris adopté par le monde élégant.

L'exposition faite au profit de l'Alsace-Lorraine et qui a lieu au quai d'Orsay attire de nombreux visiteurs; c'est, en même temps qu'une bonne œuvre, un rendez-vous fort attrayant pour les amateurs de tableaux et d'objets d'art. Que de jolies toilettes nous y avons vues!

Beaucoup de costumes de faille noire garnis de jais, complétés par des pèlerines éblouissantes de franges et de dentelles de jais. L'acier bleuté produit un effet charmant sur la faille bleu pâle ou bleu-marine; les toilettes grises de sicilienne ou de cachemire ont du genre et de l'élégance avec broderies et franges d'acier. La mode est aux perles et aux broderies pour les toilettes habillées, ce qui les rend extrêmement coûteuses.

En costumes plus simples, il est une teinte nouvelle de bleu qui obtient un grand succès en ce moment: c'est le bleu-faïence. Il est adorable, ce bleu, ni trop clair, ni trop foncé; on peut le porter à la rue très-facilement, ce qui n'est pas un de ses moindres charmes.

En ce genre, nous citerons deux toilettes.

L'une est composée d'une longue polonaise de cachemire, ajustée et boutonnée de côté avec des boutons d'acier ciselé. Cette polonaise est drapée de chaque côté et retombe en plis

coquillés sur un jupon de faille bleu-marine, garni dans le bas de volants froncés surmontés de bouillonnés coulissés.

L'autre toilette, en sicilienne, est également bleu-faïence. Jupon de faille de même teinte, garni derrière de volants froncés montant jusqu'à mi-jupe; haut volant plissé devant. Longue tunique de sicilienne, garnie de bandes de broderie anglaise posées à plat. Cuirasse de faille, unie, avec col et revers en

broderie anglaise. Manches en sicilienne rayées d'entre-deux de broderie anglaise. Cette toilette est jeune, d'un ensemble poétique et séduisant au possible. Elle peut se reproduire en toutes nuances, et nous ne saurions trop conseiller aux femmes de goût de l'adopter.

En costumes courants, ce sont toujours les teintes écruées, grises dans tous les tons, et les verts-olive et réséda qu'il faut préférer. Avec les teintes écruées, on peut varier les toilettes à l'infini, car l'écru, n'étant pas une teinte bien définie, s'harmonise avec les couleurs les plus diverses. Il en est de même de tous les gris que l'on fait actuellement, mais ils ont plus de distinction tout clairs sur tons foncés que sur couleurs tranchantes.

On fait avec le mohair non-seulement des costumes de voyage d'une solidité à toute épreuve, mais encore des demi-toilettes du meilleur goût, que l'on garnit de biais écossais, de danières de foulard noirs

et blancs, et même de faille de couleur. Le cachou et la nuance tabac ont remplacé le marron doré; ils rivalisent de succès avec le vert bronze et la teinte olive. Ces quatre nuances foncées, ainsi que le bleu-marine et le gris-souris, sont adoptées par nos principales maisons de couture.

Pour les toilettes d'été d'une haute élégance, on emploie beaucoup, cette saison, une gaze de soie très-solide et en même temps très-fraîche qui se fait en toutes nuances nouvelles et qui ressemble à la gaze *froufrou*. Nous détaillerons,



P. N° 205. — COIFFURE RENAISSANCE.

en ce genre, une toilette complètement inédite, qui se compose d'une jupe à traîne en faille (couleur prune). La jupe est garnie devant de deux hauts volants de gaze gris-argent, mi-partie bouillonnés et coulissés; ces bouillonnés et coulissés forment une haute tête au volant, qui est bordé d'un large biais de faille couleur prune; un seul volant autour de la traîne derrière. Tunique de gaze gris-argent posée en écharpe et retombant derrière en larges pans sur le haut du volant. Cuirasse de faille prune; manches bouillonnées et coulissées en gaze gris-argent.

Cette même toilette, répétée en gris et vert-bouteille, n'a pas moins de distinction.

Encore deux toilettes remarquées à l'exposition Alsace-Lorraine :

Un costume de chalys de teinte écrue, garni de faille couleur tabac. Une seule jupe garnie devant en tablier de franges espagnoles à grelots (couleur tabac); de grands revers de faille tabac soutiennent de chaque côté les plis de la traîne rejetée derrière. Corsage à basques découpées, bordées de faille tabac, avec revers de même nuance devant et boutons de vieil argent. Chapeau de paille anglaise blanche, orné de ruban assorti à la faille qui garnit la robe et d'une longue traîne de coquelicots retombant derrière.

Autre toilette en faille gris-ardoise. La jupe plate devant et des côtés, rejetant toute l'ampleur derrière; le devant de la jupe entièrement coulissé; de chaque côté retombent de larges coquillés formant quilles et doublés de bleu pâle; la traîne unie derrière. Corsage à longues basques coquillées derrière et doublés de bleu pâle; manches bouillonnées. Un Léopold-Robert composé de fleurs des champs complétait cette élégante toilette.

Ces guirlandes de fleurs sont extrêmement seyantes, cela est incontestable, mais il faut les réserver pour les toilettes habillées.

On fait en paille de charmants chapeaux que l'on garnit de foulards, d'écharpes de crêpe de Chine, de plissés de gaze et de bouquets de fleurs. Les formes nouvelles sont très-variées, et, en dehors des diadèmes, il est facile de constater qu'il n'y a pas, en ce moment, deux chapeaux qui se ressemblent.

LOUISE DE TAILLAC.

#### Description de la planche P. n° 205.

(Voy. page 217.)

Coiffure Renaissance. — Tempes et côtés dégagés et relevés à racines droites; ondulations et boucles légères retombant sur le front; large nœud de cheveux sur le sommet de la tête, avec plume de cheveux artistiquement posée au milieu et ramenée de côté; grosses nattes derrière et longues boucles descendant presque à mi-taille. — Pierreries montées à l'antique et posées dans les cheveux à la Diane de Poitiers.

#### Description de la planche coloriée n° 1142.

TOILETTES HABILLÉES. — 1. Robe en sicilienne vert foncé, la jupe à traîne garnie dans le bas de volants froncés alternés en faille gris-cendre et sicilienne. Polonaise ajustée garnie devant de deux rangs de boutons, col et revers doublés de faille gris-cendre drapée derrière, revers de côté doublés de faille de même teinte, revers inégaux au bas des manches appareillés aux revers du corsage. — Chapeau assorti à la toilette en faille grise et sicilienne vert foncé, plume grise rejetée derrière; nœud de faille de côté et étoile d'acier au milieu.

2. Robe de foulard vert tendre; la jupe garnie de bouillonnés et de volants bordés de velours noir; tunique à tablier uni devant et drapée derrière, bordée de velours noir et ornée de boutons de velours. Corsage ouvert en châle avec collerette tuyautée à l'intérieur, écharpe de foulard

nouée devant. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, garni de velours noir, d'un apprêt de dentelle rejeté derrière, d'une plume vert tendre, et d'une touffe de fleurs des champs de côté.

## REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les véritables journées d'été dont nous avons été gratifiés pendant la seconde quinzaine d'avril ont donné à Paris un aspect charmant.

Avec nos modes actuelles, toutes les femmes sont jolies. Elles ont maintenant, à peu près sans exception, un teint de lis et de roses, une chevelure abondante et soyeuse qui se chargeant de faire ressortir-on ne peut mieux certain chapeau tout enguirlandé de fleurs ou de feuillages teints. Les costumes ont des formes coquettes qui font valoir la taille et la rendent d'une suprême élégance. Bref, il est reconnu qu'il n'y a plus de femmes laides à Paris. C'est à la mode qu'il faut attribuer ce progrès.

Ce printemps, nous constatons la vogue du bleu, qui nous paraît être la couleur à la mode. Cette nuance était devenue impossible il y a quelques années: maladroitement portée par les mariées de village et autres pour leur lendemain de noces, elle avait été abandonnée par les élégantes; mais, cette fureur s'étant calmée, et l'industrie ayant de son côté créé des nuances nouvelles vraiment adorables, cette jolie teinte a recouvert tout son charme, à la grande satisfaction des visages frais et jeunes. Avec ces nouvelles toilettes, jeunes filles et jeunes femmes ressemblent à de vrais bluets des champs. Les teintes dont nous parlons conviennent également aux brunes et aux blondes; les brunes devront choisir de préférence le bleu pâle, et les autres le bleu le plus accentué.

Si les modes sont pour nous, femmes, une chose de la plus haute importance, il ne faut pas que les hommes se croient affranchis de toute règle de tenue. Ainsi, aux messes de mariage, l'habit ne se porte plus; il n'y a que les témoins et le marié qui doivent l'arborer. Voici la tenue de rigueur pour les invités: le pantalon gris clair, le gilet de drap bleu foncé, petite redingote de même teinte et cravate bleue; en été, le gilet bleu est remplacé par un gilet blanc. Aux courses, les hommes ont le droit de porter des costumes de fantaisie, mais le chapeau haut de forme est toujours indispensable à la ville, ou du moins à Paris.

Ce que je sais de source certaine et qui m'a plongée dans un grand étonnement, c'est qu'il y a des hommes dont la coquetterie dépasse toutes les bornes et qu'un gilet manqué fait entrer dans une violente colère. Je croyais d'abord que c'était une plaisanterie, ou que ces messieurs devaient avoir l'esprit très-obtus; eh bien, pas du tout. Ce sont des gens bien nés, ayant une réputation méritée d'intelligence, qui se permettent de semblables petites idées. Je vous avouerai que, lorsque j'ai fait cette découverte, j'ai été la plus heureuse des mortelles. N'était-ce pas une excuse toute trouvée aux faiblesses féminines?

Il en est résulté, pour moi, la conviction que les femmes sont, au fond, bien plus sérieuses que les hommes. Une femme s'éprendra d'une élégante n'ayant en fait de beauté réelle que la toilette, il deviendra amoureux d'un chapeau et d'une bottine, tandis qu'une femme quelque peu intelligente ne mettra jamais son affection dans une cravate plus ou moins bien choisie. Qui donc, en ce cas, est le sexe fort?

L'Exposition de peinture est la grande préoccupation du moment. A ce propos, voici un joli mot rapporté par un de nos grands artistes en portraits. Ce peintre a commencé le portrait

d'une grande  
lentement. L  
elle est enco  
pêche avec d  
lui dit l  
— B  
que je me res  
C'est toujou  
savoir vieillir  
qu'on pourrai  
tain âge, qui  
jamais malin  
courant d'une  
remonter.

« — Le b  
dix-huit ans de  
La grande aff  
passé la quar  
Cela me pa  
laine de Pôit  
siècle.

Revenons  
succéder de  
d'être aussi l  
carême. Je n  
dire que les  
line brodie o  
font toujours  
ment les mûr  
Les fleurs  
mais elles ont  
ment: bouff  
houillage, et  
n'empêche q  
proportionn  
Sous Louis  
et pendant ce  
fortune. Main  
général, et la  
vent que celle  
nouvelle arist  
dernièrement  
placé volun  
tous les extr  
dont elles n  
leurs résolut  
dire que les  
voir. Vous m  
pour amener  
pas contin  
ment!...

Autre colin  
garder, c'est  
irrésistibles et  
de nouveautés  
des ménages.  
Trois-vingt  
d'acheter une  
besoin; elle re  
question, mais  
qu'on lui appo  
est parfaitement  
ne pas profiter  
ribe de soie n  
des rideaux ext  
vingt-cinq fran

« — Le b  
dix-huit ans de  
La grande aff  
passé la quar  
Cela me pa  
laine de Pôit  
siècle.

Revenons  
succéder de  
d'être aussi l  
carême. Je n  
dire que les  
line brodie o  
font toujours  
ment les mûr  
Les fleurs  
mais elles ont  
ment: bouff  
houillage, et  
n'empêche q  
proportionn  
Sous Louis  
et pendant ce  
fortune. Main  
général, et la  
vent que celle  
nouvelle arist  
dernièrement  
placé volun  
tous les extr  
dont elles n  
leurs résolut  
dire que les  
voir. Vous m  
pour amener  
pas contin  
ment!...

Autre colin  
garder, c'est  
irrésistibles et  
de nouveautés  
des ménages.  
Trois-vingt  
d'acheter une  
besoin; elle re  
question, mais  
qu'on lui appo  
est parfaitement  
ne pas profiter  
ribe de soie n  
des rideaux ext  
vingt-cinq fran

d'une grande dame, et, selon son habitude, il y travaille très-lentement. La dame en question n'est plus très-jeune, mais elle est encore fort belle. Elle ne trouve pas que l'artiste se dépêche assez de terminer son portrait, et, pour le stimuler, elle lui dit l'autre jour :

— Hâtez-vous, cher peintre, de finir mon portrait pendant que je me ressemble encore !

C'est toujours une preuve d'esprit chez une femme que de savoir vieillir; il paraît même que ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. J'ai ouï dire par une femme d'un certain âge, qui avait l'art de paraître encore jeune, qu'il n'est jamais malaisé à un nageur même médiocre de descendre le courant d'une rivière, tandis qu'il est toujours difficile de le remonter.

« — Le beau mérite, ajoutait-elle, pour une femme de dix-huit ans de paraître jeune et de conquérir les hommages !.. La grande affaire est de n'avoir que vingt-cinq ans lorsqu'on a passé la quarantaine et de remonter ainsi le courant de la vie. »

Cela me paraît en effet plus facile à dire qu'à pratiquer. Les Diane de Poitiers et les Ninon de l'Enclos ne sont plus de notre siècle.

Revenons aux toilettes et au Paris mondain. Bals et fêtes se succèdent de tous côtés depuis Pâques, et le printemps promet d'être aussi brillant que le carnaval et la première partie du carême. Je ne parlerai pas des toilettes de bal, si ce n'est pour dire que les tissus légers et vaporeux et les robes de mousseline brodée ont remplacé les riches étoffes, que les cuirasses font toujours florès, mais que les façons des robes sont absolument les mêmes que cet hiver.

Les fleurs naturelles ont remplacé les fleurs artificielles, mais elles ont absolument les mêmes formes que précédemment : touffes de fleurs, volumineuses guirlandes, trains de feuillage, se portent toujours avec le même succès. Ce qui n'empêche pas le prix des toilettes féminines de prendre des proportions effrayantes.

Sous Louis XV, on ne se ruinait que dans le grand monde, et pendant ce temps la bourgeoisie simple et modeste faisait fortune. Maintenant, c'est à qui rivalisera d'élégance et d'exagération, et la fille d'un concierge est tout aussi élégante souvent que celle du propriétaire. Aussi les grandes dames du monde aristocratiques ont-elle résolu, comme je vous le disais dernièrement, de lutter contre ce luxe écrasant par une simplicité voulue, élégante et de bon goût, et d'ancêtre ainsi toutes les extravagances de nos modes actuelles par une réserve dont elles ne veulent pas s'écarter. Persisteront-elles dans leurs résolutions, voilà ce que je n'oserais assurer. Inutile de dire que les maris approuvent ce sage parti de tout leur pouvoir. Vous me direz que ce n'est pas une raison suffisante pour amener la réalisation du projet, mais une fois n'est pas coutume, et puis il s'agit d'opposition ! Voilà le grand mot !..

Autre entraînement dont toute femme raisonnable doit se garder, c'est celui qui résulte des occasions, de ces occasions irrésistibles et qu'on ne retrouvera jamais, disent les magasins de nouveautés; de ces occasions économiques qui sont la perte des ménages..

Très-sagement, une femme sort de chez elle avec l'intention d'acheter une simple robe de laine dont elle a le plus grand besoin; elle rentre pour diner sans avoir trouvé la robe en question, mais en revanche, c'est une pièce de valenciennes qu'on lui apporte d'un de nos grands magasins; cette dernière est parfaitement inutile, mais c'eût été par trop dommage de ne pas profiter d'une baisse aussi importante ! Puis, c'est une robe de soie noire à six francs le mètre au lieu de dix francs, des rideaux extrêmement avantageux, une superbe ceinture de vingt-cinq francs au lieu de soixante, toute une kyrielle d'objets

enfin auxquels on ne songeait guère, mais qui constituent une si bonne occasion !

Avec ce petit système, on veut dépenser cinquante francs et c'est un billet de cinq cents qu'ont coûté toutes ces inutilités indispensables ! Croyez-moi, mesdames, ayez une sainte méfiance à l'égard des *bonnes occasions* !..

ANNE DE THOMEREYS.

## LA VIE PARISIENNE

Une affiche apposée sur les murs de Paris, ces jours derniers, annonçait :

*Très-prochainement*

EXHIBITION

D'UNE CHARMANTE JEUNE FEMME A TROIS TÊTES

Heureuse femme qui, avec trois têtes, c'est-à-dire à l'état de monstre, résout encore ce délicat problème de charmer !

C'est pour elle évidemment (voyez comme un jour tout s'explique !) qu'Émile Augier avait écrit ce vers fameux — à raison d'un compliment par tête :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante !

Mais à quand, s'il vous plaît, l'exhibition du :

CHARMANT JEUNE HOMME A TROIS BRAS ?

Et celle, non moins attrayante, de la :

RAVISSANTE JEUNE FILLE A QUATRE NEZ ?

..

Histoire rencontrée dans un omnibus :

Un vieux beau se trouve assis près d'une jeune mère charmante, d'une nourrice mignonne, blanche et rose, tenant dans ses bras un enfant de trois mois, adorable.

Le *baby* lui sourit.

Notre homme sourit à son tour à l'enfant, à la nourrice et à la délicieuse petite maman.

La nourrice dit alors à sa maîtresse :

— Mais voyez donc, madame, comme Bébé fait bien la risette à monsieur !

— Ce n'est pas étonnant, répond la jolie dame..., il le prend pour son *grand-père* !

..

Au moment d'aller au théâtre, une de nos élégantes envoie Baptiste, le valet de chambre, lui quérir en hâte une paire de gants :

— Vous les demanderez couleur chair, lui dit-elle.

Baptiste revient avec une paire de gants marron.

— Comment ! Je vous ai dit chair...

— Eh bien ?... fait Baptiste en montrant ses mains.

..

Quelles petites femmes que les petites filles !

Mademoiselle Lili était seule au salon et poussait des cris de paon.

Son père entre ; elle se tait comme par enchantement.

Sa mère, qui était dans la pièce voisine, revient à son tour ; et mademoiselle Lili se met à crier de plus belle.

— Qu'est-ce qui te prend donc ? lui demande le papa ; quand je suis entré, tu avais l'air si tranquille ?

— Dame, toi, quand je pleure, tu n'y fais jamais attention !

A. Z.

## UN LIVRE D'OR

S'il est un livre digne des sympathies de la presse et qui mérite à un haut degré les éloges, les encouragements, le patronage effectif de tous ceux qui s'intéressent à l'expansion des langues vivantes, c'est à coup sûr celui que nous allons recommander instamment à nos lecteurs.



GEAI, m.  
Jai. — *Elster*, f.  
GHIANDAIA, f. — *Grajo*, m.

Le grand Frédéric disait un jour : « Un homme qui parle deux langues vaut deux hommes dans la vie. » On ne trouvera donc pas extraordinaire que nous considérions comme « un livre d'or » celui qui permet à un enfant d'étudier facilement et comme en se jouant jusqu'à cinq langues.

Frappé de l'insuffisance et de l'insipidité des méthodes, un



TOUR, f.  
Tower. — *Thurm*, m.  
TORRE, f. — *Torre*, f.

professeur de l'Université, M. Armand Le Brun, a imaginé de faire servir les images à l'enseignement des langues. Dans ce but, aidé par MM. H. Hamilton et G. Heumann, il a groupé plus de 10 000 mots usuels dont il a donné la traduction exacte, en éclairant de 3 350 gravures tous ceux dont la description pouvait être figurée par le dessin.

La lumière pénètre ainsi chez l'enfant par « deux fenêtres au lieu d'une, » et l'étude des langues devient un jeu des plus attrayants. « Les petits enfants devront à M. Armand Le Brun, — a dit Victor Hugo, sur l'opinion de qui l'on aime à s'appuyer,

— d'avoir changé en heures de plaisir les heures d'ennui. »

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la publication du *Vocabulaire illustré*<sup>1</sup> — tel est le titre de ce précieux livre — est due à MM. Furne, Jouvet et C<sup>ie</sup>. Cette grande maison, comprenant toute l'importance d'un pareil ouvrage, l'a édité avec un soin jaloux, appelant à elle les premiers artistes pour l'exécution des dessins, et ne négligeant rien pour que la forme fût digne du fond. Tout récemment, elle a fait de cet ouvrage destiné à la jeunesse une réduction à l'usage de l'enfance, comprenant le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et enrichi de 800 gravures<sup>2</sup>.

On aura une idée de ces dernières et l'on se rendra compte de la disposition des mots et des images par le spécimen que nous en donnons ici même.

Le succès de l'ouvrage, nous sommes heureux de le constater,



NID, m.  
Nest. — *Nest*, n.  
NIDO, m. — *Nido*, m.

a été ce qu'il devait être, et nous regrettons avec M. E. Levasseur, le savant académicien, que la maison Furne n'ait pas envoyé cette belle et utile publication à l'exposition de Vienne. Elle y eût certainement obtenu la plus honorable et la plus légitime des récompenses.

En France elle a été adoptée par le Ministère de l'instruction



CHIEN, m.  
Dog. — *Hund*, m.  
CANE, m. — *Perro*, m.

publique, mais c'est là un honneur un peu trop platonique, et ceux qui ont charge de veiller de haut sur les choses de l'instruction se doivent à eux-mêmes de favoriser d'une manière plus effective l'introduction de cet excellent livre dans toutes nos écoles.

Robert HVENNE.

<sup>1</sup> *Vocabulaire illustré des mots usuels en français, anglais, allemand.* Un vol. in-4°, rel. à l'anglaise, 12 fr. — Paris, Furne, Jouvet et C<sup>ie</sup>, rue Saint-André-des-Arts, 45.

<sup>2</sup> *Album vocabulaire du premier âge, en français, anglais, allemand, italien et espagnol.* Un vol. in-8° cartonné, 6 fr.

## THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Voici *Gille et Gillotin*, un ouvrage qui a fait plus de bruit avant sa naissance que bien des poètes après la publication de leurs vers !

*Gille et Gillotin* s'est présenté aux dilettantes de l'Opéra-Comique précédé de la notoriété que lui avait faite un procès récent. Le librettiste voulait que son enfant vit le jour en chantant la musique que M. Ambroise Thomas avait écrite pour son baptême. Mais l'auteur de la partition répondait au père de *Gille et Gillotin* qu'il avait été mal inspiré, lui musicien, en composant les airs que son fils devait bégayer à son entrée sur la scène... du monde. « J'ai fait cela en me jouant, sans y attacher la moindre importance, croyant que la fête aurait lieu en famille, disait le directeur du Conservatoire ; mais du moment qu'il y a des invités, halte-là ! je ne veux pas que l'on entende cette mauvaise chose, lâchée, bouffonne, et qu'elle puisse prêter à rire. »

M. Thomas Sauvage, l'auteur du poème, n'admit pas cette défaite. « Je suis le père de l'enfant, riposta-t-il, c'est vrai, mais vous avez accepté d'en être le parrain... vous serez parrain malgré vous, monsieur !... » Il plaïda et obtint gain de cause, puisque la pièce en question vient d'être représentée, et même avec un plein succès.

CHAMPS-ÉLYSÉES. — Le soleil qui nous a surpris en avril a décidé en un clin d'œil la réouverture de tous les établissements en plein air des Champs-Élysées.

Les cafés-concerts, depuis plusieurs jours déjà, attirent l'attention des promeneurs par les guirlandes qui délimitent leur enceinte verdoyante. Le Cirque a allumé ses lustres, et, de son côté, M. de Besselièvre s'est empressé de rouvrir les portes de son jardin, si fréquenté par toutes les élégances Parisiennes.

Ces plaisirs au grand air frais du soir jettent une sombre tristesse dans l'âme des directeurs de théâtres : ils entrevoient l'heure maudite où leurs salles seront délaissées pour ce coin de Paris si animé, si charmant pendant le printemps et l'été. Ils se disent avec peine qu'ils n'auront pas un ami, un frère, un parent éloigné, un fournisseur même capable de leur rendre service en demandant... un billet de faveur !

Triste, triste, tout ce qu'il y a de plus triste ! dirait Shakespeare.

HOP-FROG.

## LES BAINS ET LES BAIGNEURS

L'arrivée de la belle saison vient de ramener dans Paris les établissements de bains froids qui, comme on le sait, vont pendant six mois se garer au voisinage de Meudon, de Grenelle et de l'île Saint-Louis.

Leur installation, toute moderne, a suivi naturellement le développement des idées de confort et des sentiments de décence. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les baigneurs n'avaient guère de scrupules.

La Bruyère nous raconte qu'à son époque le lieu de prédilection des baigneurs était « cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir ». Et plus loin, décochant aux dames du temps une sanglante épigramme, le grand moraliste ajoute : « Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore, et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus ! »

Le trait porta, et vingt ans plus tard le prévôt de Paris, qui ne pouvait voir d'un œil indifférent ces mœurs toutes spartiates, défendit aux baigneurs de paraître en costume primitif.

Plus tard l'industrie vint en aide aux ordonnances. Elle offrit aux baigneurs des baraquements qui les mirent à l'abri des regards indiscrets. On y payait trois sous d'entrée.

En 1785, furent inaugurées les baignoires, percées de trous, traversées par le courant, qu'on appela les *bains chinois*. Mais à cette époque où le privilège régnait en maître, le propriétaire de bains chauds précédemment établis en réclama la suppression, et les *bains chinois* disparurent.

En 1803, reparurent les bains « pour hommes à fond de bois », et depuis toutes les améliorations que la décence et le confortable pouvaient suggérer y ont été apportées. On a construit des cabines ; on a tendu des filets pour empêcher les plongeurs téméraires d'être entraînés hors de l'enceinte ; cafetiers, pâtisseries, pédicures, les ont envahis ; enfin, l'arrêté de police du 6 juillet 1858 a donné satisfaction aux exigences de la morale publique.

Paris compte aujourd'hui 19 établissements de bains froids, dont 13 pour hommes et 6 réservés au sexe le plus aimable. L'un d'eux est supporté par un bateau qui a servi à ramener de Sainte-Hélène en France les cendres de Napoléon I<sup>er</sup> ; c'est celui du pont de la Concorde.

Ils sont ouverts au public depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin de septembre et font dans ce court espace de temps d'assez jolies recettes. Une statistique de la chambre de commerce nous apprend en effet qu'ils faisaient, en 1860, 345 000 francs d'affaires, et payaient à la Ville un droit de stationnement de 9 629 francs !

Le prix de ces bains varie entre 20 et 60 centimes, suivant la richesse et le confort des différentes installations. Le nombre des habitués est à peu près proportionnel ; il varie suivant les conditions et les occupations des baigneurs. Mais les plus fréquentés par les « gourmets de la baignade », ce sont ceux placés en amont, comme au temps de La Bruyère.

Jusqu'ici, peu de personnes se sont présentées ; le Parisien est si frileux ! Mais on a déjà reçu des Anglais, des Russes surtout, qui trouvaient « bonne » l'eau à 18 degrés. Quant aux dames, point !

Ch. LIBERT.

LA GRANDE SŒUR<sup>1</sup>

Quoique n'étant pas vieille, elle a déjà passé  
L'âge où le front est rose et frais et garde encore  
La première clarté de la première aurore :  
Elle a l'air doux, mais triste et comme un peu lassé.

C'est qu'en mourant sa mère à ses soins a laissé  
Un petit nouveau-né, son frère, qu'elle adore.  
Elle veut à tout prix que cette enfance ignore  
Les maux dont l'orphelin est toujours menacé.

A ce seul but elle a voué toute sa vie :  
Sans faiblesse, sinon tout à fait sans envie,  
Autour d'elle, elle voit les autres s'établir ;

Sachant bien qu'elle-même elle s'est condamnée,  
Puisque voilà sa fleur de jeunesse fanée,  
A rester seule. — Elle a son devoir à remplir.

Pierre COLLIN.

<sup>1</sup> *Glas et Carillons*. — Un volume in-18, Paris, 1874. Chez Alph. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 27 et 29.

## DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 417).

Toilette de diner en faille pervenche de deux tons. Le devant de la jupe coulissé en tablier se termine par deux bouillonnés et deux volants alternés; des petits nœuds sont posés au bas des bouillonnés. Un

Corsage à double basque, la plus claire qui est en dessous continue derrière en postillon et retombe sur les volants. La seconde s'arrête aux hanches. — Collerette Médicis, avec plastron encadré de dentelle



## TOILETTE DE DINER

Modèle de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

biais pervenche claire et une dentelle perlée de jais blanc encadrent le tablier. Derrière sept volants sont posés en long sur la traine pervenche claire et lisérés de cette nuance.

perlée. Manche composée des deux tons de la robe avec bouillonnés et dentelle. Haut volant plissé pour la finir. Des nœuds sont piqués négligemment sur les manches.



*Jules Guise*  
Leroy imp. r. des Minus 16.

*Ad. Goubaud et fils Ed<sup>r</sup> Paris*

11 & 2

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M<sup>me</sup> Bernantine Du Riez, r. Malouy, 8. Modes de M<sup>me</sup> Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.  
Plumes et Fleurs de Perrot Petit & C<sup>ie</sup>. Fourneaux du Comptoir des Indes, Boul<sup>l</sup> Sebastopol, 129. Parfums de Pinaud & Meyer  
Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Soeurs, r. Anvers, 12. Eau Gantoise de M<sup>me</sup> V. Polonde, r. de Provence, 4.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

1. Robe de deux tons rés  
devant et derrière. Tant que  
coups de chaque côté par



plée avec ruban pass  
et même de côté par u  
à Louis XV on  
deux derrière. Col rabe



## DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 414).

1. Robe de deux tons réséda clair et réséda foncé. Jupe de faille unie devant et derrière: Tunique drapée, en tissu indien de même teinte, coupée de chaque côté par deux quilles remontantes formant large ruche

des manches. — Chapeau Louis XV en paille belge, bordé de velours réséda foncé; touffe de plumes. Derrière, sous la passe relevée, marqueterie des champs, rose et nœud de ruban.



## TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de M<sup>me</sup> Cavally (boulevard des Capucines).

plissée avec ruban passant sous chaque pli. Écharpe posée à l'orientale et retenue de côté par un large nœud; ceinture frangée derrière. Corsage à basques Louis XV ornées de poches; basques plus courtes et à plis creux derrière. Col rabattu et collerette montante; trois plissés au bas

2. Jupe de faille bleu-marine unie. Tunique de cachemire de l'Inde bleu-faïence, frangée et très-relevée d'un seul côté. Casaque ajustée à plastron, boutonnée de côté, avec basques frangées; revers de faille bleu-marine au bas des manches. Collerette montante, col rabattu et

cravate de faille bleu-marine. — Chapeau forme toquet à passe relevée et doublée de velours bleu-marine; torsade de faille bleu-faïence, touffe de roses, plume posée devant et rejetée sur un foulard bleu-faïence noué derrière.

BENGALI  
OU  
LES FILS DU PENDU  
(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

En même temps Bengali prête l'oreille au léger bruit cause première de sa conduite.

Ce bruit devenu plus distinct, mais toujours lointain, ressemble au cri du faisan, lequel peut être assimilé au grincement d'une lame appliquée sur la meule.

L'Indien l'écoute, l'écoute encore, avec une avidité étrange.

Alors, ce qui ne s'était pas encore vu depuis le début de cette course frappe Edgard et ses compagnons; leur guide est subitement devenu pâle et tremblant; tout en lui dénonce une indicible épouvante.

— Qu'as-tu à frémir? Qu'arrive-t-il? En quoi le cri insignifiant d'un faisan peut-il l'agiter ainsi?

Le jeune Indien voulait s'expliquer; il n'en eut pas le temps.

Une voix formidable s'élevait dans les jungles. Cette voix était rauque, prolongée en retentissements qui avaient la puissance de faire trembler pour ainsi dire ciel et terre. On croyait entendre sous un firmament des plus purs les grondements d'un imminent orage.

— Un lion!

Ce mot, échappé comme un râle de toutes les bouches frissonnantes, n'exprimait que trop la vérité. Eût-il été permis d'en douter, qu'un nouveau rugissement plus fort, plus rapproché que l'autre devait bientôt amener la certitude.

Les animaux secondaires qui ont tout à redouter d'un pareil voisinage ne s'y trompaient point; aussi voyait-on des gazelles, des daims, des hyènes, des chacals, affolés de peur, fuir au triple galop dans toutes les directions. Ceux-ci ne craignaient plus ceux-là, ceux-là ne songeaient plus à dévorer ceux-ci. Le danger qui les menaçait tous les confondait dans l'irrésistible entraînement d'une panique universelle.

— Il approche! bégayaient les deux Mozambiques tombés à genoux.

Edgard avait souvent lu des récits du même genre. On sait que son plus vif désir était de se trouver en face d'un de ces rois des forêts et d'en rester vainqueur; mais de ce désir possible à réaliser dans une chasse bien organisée, aux terribles hasards d'une rencontre à l'improviste, il y avait toute la distance du rêve à la réalité.

Chose étrange! Bengali, si troublé dès le premier instant, se montrait maintenant à la hauteur du péril que l'on avait à combattre.

Pendant qu'il espérait un moyen de salut bien difficile en semblable occurrence, le fils de Neddy-Neddy cherchait au moins une chance de retarder le fatal dénouement de cette horrible aventure.

— Là! fit-il du geste; et il désignait un grand chêne, à vingt pas de là, dans une excavation naturelle.

On n'avait pas à choisir, la bête fauve accourait au pas de course, on croyait l'entendre. Il n'y avait pas un instant à perdre.

— Tom! John! Eh bien! voulez-vous donc être mangés tout vifs?

Et les nègres s'élançaient comme deux singes dont ils avaient

bien l'air. On eut bientôt gagné le pied de l'arbre. Un nouvel embarras attendait nos personnages. Le tronc énorme, impossible à embrasser, n'avait de branches qu'à une hauteur inaccessible à la seule puissance du jarret.

Comment faire?

Bengali devait se montrer homme de ressource.

Il s'inclina en appliquant les mains sur ses genoux, à la manière des enfants qui jouent à saute-mouton; puis se redressant, il toucha du doigt Tom.

Cela voulait clairement dire :

— Faites ce que je viens de faire, et vivement!

Le nègre obéit d'autant mieux qu'un ordre verbal de son jeune maître s'ajoutait à la muette invitation de l'Indien.

— A vous, par-dessus! ordonnait une seconde pantomime au second Africain. John grimpa sur son camarade, alla se courber à son tour, Bengali, mesurant de l'œil la distance et la jugeant encore bien grande, fit signe qu'il valait mieux se tenir debout.

John fit ce qu'on lui demandait. A peine était-il adossé à l'arbre, qu'une manœuvre à laquelle il ne s'attendait guère faillit le renverser, lui et son vivant piédestal.

C'était l'Indien qui, avec la prestesse d'un chat sauvage, profitait de cette espèce d'échelle pour gagner l'espace assez large compris entre les maîtresses branches du gros chêne au sommet du tronc.

— Eh! mais! se récriait déjà le créole, en face d'une pareille preuve d'égoïsme, crois-tu, drôle, que j'aie assez de mes bras et de mes jambes pour arriver là-haut tout seul?

Il reconnut aussitôt l'injustice de sa plainte. Une tige, assez mince pour céder à une pression vigoureuse, descendait, grâce au poids de Bengali à califourchon sur elle, jusqu'au front de John, toujours debout sur son camarade immobile.

— Prenez! indiquait le jeune paria.

Edgard, monté sur les mains du nègre, disposées le long de son corps en manière d'étriers, n'avait plus qu'à s'emparer de la branche. Celle-ci, délivrée en même temps du poids de Bengali, se redressait d'autant plus facilement que la charge était plus près de l'arbre; Edgard se trouva en sûreté.

Restaient les deux Mozambiques. Le même genre d'ascension ne pouvait leur être offert.

Dieu sait s'il était temps pour eux de quitter l'endroit qu'ils occupaient! La bête fauve n'était plus qu'à trente pas, on la voyait bondir. Les herbes s'inclinaient sur son passage, comme font les blés dans les champs à l'approche d'une tempête.

— Petit massa! petit massa! criaient les nègres.

Chaque nouveau rugissement glaçait le sang dans les veines de ces malheureux.

— Ah! s'écria le jeune Anglais désolé, comment ai-je pu ne pas mieux réfléchir que mon salut coûterait la vie à ces pauvres gens! Et toi, Bengali, plus expert que moi en ces sortes de choses, reprenait-il, si je savais qu'il y ait eu préméditation de ta part, je ne te le pardonnerais jamais!

Une horrible clameur vint prouver que le moment d'agir était arrivé pour tout le monde.

Le lion, parvenu au bord de l'espèce de clairière au centre de laquelle s'élevait le vieux chêne, cessait d'avancer. Il suffisait de le regarder pour frissonner jusque dans la moelle des os.

Il était de la grosseur d'un bel âne. Une abondante crinière, que soulevait un vent tiède, encadrait sa tête qu'Edgard, plus libre d'esprit, eût admirée. Il n'était plus jeune; mais l'âge, qui embellissait l'animal, ne lui enlevait rien de sa force et surtout de son humeur belliqueuse.

Il cessait de rugir. Son attitude semblait indiquer que le hasard seul avait dirigé ses pas de ce côté; peut-être allait-il continuer sa route, quand un mouvement des broussailles qui cachaient à demi les deux noirs attira son attention.

— Ils sont perdus ! dit le jeune Davidson ; et il avait des pleurs dans les yeux.

En effet, l'animal paraissait prêt à s'élançer. Le double cri des Africains et d'Edgard, auquel il ne s'attendait pas sans doute, lui causa une telle peur qu'il bondit en arrière ; mais cette retraite n'était pas sérieuse. Le lion, craintif par surprise, n'eut pas plutôt reconnu deux hommes que la résolution de les attaquer devint manifeste.

Edgard, à qui l'imminence du péril de Tom et de John rendait un peu de sang-froid, choisit cet instant pour viser la bête fauve. Trop de hâte ou le tremblement de son arme trahit son adresse accoutumée. Au lieu de frapper le lion dans la tête, sa balle ne fit qu'une blessure en apparence insignifiante.

Cela suffit, néanmoins, pour exaspérer l'animal. S'élançant, tomber comme la foudre au pied de l'arbre, saisir le premier nègre qu'il trouva sous sa griffe, le charger sur son dos et reprendre sa course, fut l'affaire de moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Ce nègre était Tom. Le malheureux sauvait probablement la vie à ses trois compagnons, mais cela lui coûtait sa propre existence. Voilà ce que ne pouvait supporter le jeune Davidson ; encore moins le pauvre Mozambique épargné par le hasard.

Prêt à devenir lui-même victime de leur terrible adversaire, John, cédant aux inspirations d'une mort affreuse, n'avait pas craint de se faire de force un bouclier de son compatriote.

— Pauvre Tom ! pauvre Tom ! Sans ma lâcheté, il serait encore ici, sain et sauf ! s'écriait-il.

Vainement une logique élémentaire lui objectait :

— S'il était ici, tu serais là-bas, à sa place, attendu que maître lion ne pouvait s'éloigner la gueule vide !

John, tourmenté de remords, n'entendait pas de cette oreille.

Alors un spectacle imprévu, impossible à prévoir, frappa l'Anglais et l'Indien, toujours perchés sur leur arbre : celui du nègre, oublieux du danger et poursuivant, apostrophant, injuriant, provoquant de toutes les manières l'animal ravisseur.

— Vieux brigand ! tu enlèves mon camarade comme un voleur et tu te sauves !... Et tu crois que John te laissera tranquillement accomplir une pareille infamie !... Il n'aurait donc plus de sang dans les veines ! plus de cœur dans la poitrine !... Arrête ! arrête, misérable ! ou sinon, je finirai bien par l'atteindre, et alors, si tu as fait du mal au pauvre Tom, gare à la vengeance de John !

Edgard et le jeune paria, de leur place, pouvaient parfaitement tout voir, tout entendre ; et le cœur du premier ne tarda pas à battre d'espérance.

Le lion, blessé au poitrail, perdait beaucoup de sang. Son fardeau n'était pas léger comme une plume. Peu tourmenté par la faim sans doute, il avait mieux aimé transporter sa proie au fond de sa tanière que de la dévorer immédiatement.

On pense bien que le Mozambique ne se laissait pas tout à fait enlever comme un poulet.

Plusieurs fois de violentes secousses l'avaient fait rouler par terre. Le lion le reprenait solidement, c'est-à-dire que les crocs de la bête fauve ne ménageaient guère l'étoffe du pantalon ; si peu même qu'il y avait à redouter pour la prochaine tentative du même genre qu'un bon coup n'entamât franchement autre chose que l'épiderme.

Un de ces traits de hardiesse qui ne viennent qu'aux poltrons sortis de leur caractère vint en aide aux furieux efforts de John pour sauver son compagnon de servitude.

Le nègre observait que les reins du lion commençaient à fléchir sous une charge que l'abondance du sang perdu rendait plus lourde encore. Le trot remplaçait le galop. De fréquents arrêts prouvaient beaucoup de fatigue et de faiblesse.

— Oui ; mais si le vieux scélérat ne s'arrêtait que pour attaquer à belles dents la chair fraîche de mon camarade !

Le nègre, à cette pensée, sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

Alors, et sans retarder lui-même sa course furibonde, John, qui avait une voix de stentor, se prit à entonner un chant de son pays natal.

Le lion n'était pas sourd. Se sentant poursuivi, il lâcha sa proie, et s'enfuit avec le surcroît de vitesse que lui procurait l'absence d'un fardeau rendu excessif par l'état pitoyable où le réduisait sa blessure.

— Hourra ! s'écria John.

Et dans sa joie il courut relever et embrasser Tom.

— Ouf !

Celui qui échappait à une mort presque certaine eût vainement essayé d'en dire davantage.

— Pauvre Tom ! pauvre Tom !... Tu n'as rien de cassé, de fracassé ? s'informa avec une cordiale sollicitude son compatriote. Mais tu as eu une grande et effroyable peur ?

— Ouf !

Il ne bougeait pas. Il fallut le bruit qui se fit tout à coup derrière Tom pour le rendre à toute sa vigueur africaine. Il crut que le lion revenait vers lui.

Le jeu d'un ressort ne l'aurait pas relevé plus vite.

C'était une vaine frayeur. Le bruit provenait d'Edgard et de l'Indien, qui rejoignaient les deux Mozambiques.

Le jeune Davidson s'en voulait de n'avoir pas mieux profité de l'occasion.

— Une seconde balle, et j'abattais assurément cette bête magnifique !... Si nous tâchions de la retrouver ? elle n'est peut-être pas bien loin d'ici ? Allons !

Ces paroles provoquèrent, de la part de Tom et de John, une singulière grimace ; mais leur maître partant, il fallait bien encore obéir.

Leurs appréhensions ne furent pas de longue durée.

Dès les premiers pas, un mouvement de Bengali, où l'indignation et la douleur s'unissaient à la surprise, arrêta Edgard et par conséquent les deux noirs.

Debout, les bras croisés devant le jeune créole, il disait clairement, par l'expression d'un regard chargé de flammes :

— Vous n'irez pas de ce côté ?

— Qui m'en empêchera ?

— Moi ! voulait dire la main du jeune paria, énergiquement appliquée sur sa poitrine.

— Par exemple !

Et reproduisant à peu près, alors, une scène qui avait eu lieu, quelques heures plus tôt, avec son ami Gustave, à la Brèche des Cocotiers, le fier Anglo-Indien prétendait passer outre.

— Arrière ! drôle ! s'écria-t-il.

Bengali, repoussé, disons mieux, reculant de lui-même devant un contact injurieux, ne céda point pour cela ; au contraire.

Mettant à profit le moment où le créole fixait sur lui des regards pleins de menaces, on le vit, du pouce et de l'index écartés autour de son visage, en dessiner un autre plus délicat, plus gracieux.

L'intention ne permit plus aucun doute, lorsque, penchant la tête sur une épaule, afin de simuler ou le sommeil ou une profonde lassitude, il indiquait, par un double agissement des doigts allant du front aux épaules, une abondante chevelure, aux boucles soyeuses, que ne retenait aucun lien.

— Petite maîtresse !

— Henriette !

Ce qui n'était qu'une simple exclamation chez les deux Mozambiques, fut de la part de leur maître le cri douloureux d'une âme atteinte par les traits aigus d'un reproche mérité.

— Ah ! dit-il ! c'est vrai, c'est vrai, mon Dieu ! j'oubliais ma sœur pour la satisfaction d'un fol orgueil... Henriette ! et toi aussi, Gustave ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

Plus prompt cette fois que la première, il ouvrit la marche dans le sens annoncé par leur jeune guide, c'est-à-dire diamétralement opposé à celui qu'il allait prendre.

Un autre incident devait les retarder encore.

Bengali, en avant de quelques pas, tomba tout à coup à la renverse. Une noix de coco venait de l'atteindre avec une violence extraordinaire.

— D'où vient-elle? se demandaient Edgard et sa suite.

— Il n'y a pas de cocotiers assez près de nous pour qu'un pareil fruit soit venu de lui-même.

— La brise, qui s'élève depuis un instant, est insuffisante à emporter jusqu'ici un objet aussi lourd.

— Sais-tu mieux que nous à quoi l'en tenir là-dessus?

Le jeune Hindou, questionné par Edgard, ne répondit pas; et cependant la souffrance, qui semblait l'absorber tout entier, n'empêchait guère les yeux gris à reflets d'or du frère de Saïd-Yama de sonder attentivement les alentours.

En suivant la même direction, les regards du créole et des Africains remarquèrent une certaine agitation dans les hautes branches d'un cocotier situé à une distance que pouvaient franchir, à la rigueur, des fruits lancés par une main aussi habile que vigoureuse.

— Ah! ma foi! cela ne ralentira pas beaucoup notre route, et ta précieuse remontrance de tout à l'heure, Bengali, vaut bien, je pense, un lingot de plomb dans la tête ou dans les flancs du singe qui a failli te briser le crâne!

Vainement le jeune Indien voulait s'y opposer. Le coup partit, et cela si heureusement que l'on vit aussitôt le corps d'un gros singe dégringoler, malgré ses efforts pour se retenir aux branches, et finalement disparaître au milieu d'une touffe de broussailles du sein de laquelle s'élançait le cocotier.

Chose étrange! loin de se féliciter de sa vengeance, le second fils de Ben Saïd ne sut pas retenir un cri d'angoisse terrible.

Chacun prit son émotion, son empressement à courir seul vers le lieu de l'accident, pour de la joie et pour le désir de s'assurer du trépas d'un méchant animal.

Soudain, de sourdes clameurs, des trépignements, d'autres bruits rappelant des plaintes humaines, éveillèrent l'attention des personnages demeurés à l'écart.

— Homme ou bête, le moribond prétend faire payer cher l'existence qui l'abandonne. Volons au secours de notre guide!

On n'eut pas cette peine. Le jeune Indien réparait. On semblait avoir deviné juste. Il portait les marques d'une lutte, autant sur ses vêtements que sur son visage.

Mais trop ému sans doute par cet événement, Bengali se contenta de jeter vers l'endroit qu'il abandonnait un long coup d'œil difficile à bien exprimer.

Et reprenant vite une marche trop souvent interrompue :

— Allons! dit-il avec son éloquente pantomime habituelle.

Trop de raisons s'opposaient à ce que plus de temps fût dissipé en conversations ou en actes étrangers au but principal de ce voyage, pour que des détails de seconde importance ne fussent point oubliés; on ne songea bientôt plus qu'à regagner par un surcroît de hâte, le temps qu'il avait fallu perdre.

Edgard consultait à la fois sa montre et le soleil. Il ne constatait pas sans inquiétude combien le temps passait vite. Son cœur se serrait à l'idée que sa sœur et son ami devaient avoir déjà bien souffert, en admettant qu'il ne leur eût été fait aucun mal.

## XII

Une nuit à la belle étoile.

On sait avec quelle promptitude la nuit succède au jour dans les zones torrides.

L'astre qui éclaire le monde avait fait place aux étoiles, et la petite troupe continuait sa course laborieuse à travers le steppe indien.

Un frugal et rapide repas avait ranimé les forces d'Edgard et de son escorte. On avait un peu réduit les provisions que les noirs glissaient en sourdine au fond de leur sac, pendant les adieux du jeune créole et de la gouvernante. On avançait toujours, mais, il faut bien en convenir, avec des efforts difficiles à cacher.

Vint un instant où Edgard lui-même, harassé de fatigue, dut se déclarer hors d'état de poursuivre une route inconnue à travers mille embarras auxquels venait se joindre l'incertitude, sinon la méfiance.

— Où allons-nous, et jusques-à quand irons-nous ainsi à l'aventure?

Cette question, fréquemment répétée, obtenait toujours, par signes, la réponse suivante :

— Les ravisseurs de miss Henriette et de Gustave Gérard ont parcouru le chemin que nous suivons, cela est certain; mais quelle avance ont-ils sur nous? voilà ce que j'ignore. Ils vont à pied, ou du moins, l'obscurité, depuis que nous avons quitté les sentiers découverts pour l'épaisseur des bois, m'empêche de rien distinguer qui trahisse le passage d'un cheval ou de plusieurs chevaux.

Le jeune créole n'en pouvait plus. Il s'arrêta. John et Tom ne demandaient pas mieux que d'en faire autant.

— Halte!

Mais, au lieu d'obéir à cette invitation, l'Indien se mit à courir en avant.

Songeait-il à s'enfuir?

En même temps, Edgard épaulait son arme, qu'il avait eu soin déjà de recharger; mais aussitôt il rougit de sa pensée et de son action.

Le fils de Neddy-Neddy revenait plus vite qu'il n'était parti.

— Qu'y a-t-il?

— Venez voir! venez vite!

Le jeune Hindou, saisissant Edgard par le bras, l'entraîna au delà de l'éclaircie où les rayons de la lune les inondaient tout à l'heure de sa flamme argentée.

A vingt pas plus loin, l'obscurité de la forêt semblait d'un noir opaque. Sur ce fond ressortaient à merveille des points rouges; or, c'était cela même qui inspirait au guide une satisfaction manifeste.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écriait le frère de miss Henriette.

— Les yeux d'un tigre, s'écrièrent les Mozambiques rendus à leurs terreurs précédentes. Bengali se mit à rire d'un air si moqueur que ceux dont il riait eurent comme envie de l'étrangler.

Deux minutes suffirent au jeune paria pour aller seul vers les points rouges. L'ombre épaisse le cachait. Un soupçon pénétra de nouveau dans l'esprit des gens intéressés à ce qu'il ne les quittât pas encore. Une seconde fois la vanité de cette injure apparut, à la gloire de l'enfant qui en était l'objet, et dont, il faut bien en convenir, la conduite s'entourait de singuliers et fréquents mystères.

Bengali rejoignait ses compagnons de route. Il tenait dans ses mains jointes un de ces points rouges; on reconnut un petit morceau de braise qu'il entretenait de son souffle, en même temps qu'une agitation perpétuelle empêchait qu'il en ressentit la brûlure.

— Du feu!

Non-seulement ce fut de la surprise, mais de la joie.

En effet, les restes d'un brasier, à cette heure, en ces lieux, donnaient une grande force aux probabilités du passage d'une troupe de bandits.

Au risque d'une imprudence, Edgard ne résista pas au désir de savoir à l'instant même tout ce qu'il était permis d'apprendre sur un sujet de cette importance.

— Une torche ! ordonnait-il.

Tom et John s'empressèrent de réunir quelques tiges résineuses. La clarté fugitive obtenue ainsi mettait en évidence les preuves certaines d'un campement de fraîche date.

L'endroit consistait en un vaste espace, dépourvu de broussailles, mais que ne cessait de protéger contre la chaleur ou contre la pluie un dôme naturel, formé par une quantité de hautes futaies.

La réflexion ne tarda pas à diminuer singulièrement le plaisir éprouvé par cette trace du récent campement des bandits.

— Certes, une halte en cet endroit ne corrobore aucune idée de meurtre ou de violence. Mais c'est là le seul résultat que nous obtenons avec toi ! reprit le frère de miss Henriette, en adressant un regard plein d'amertume au jeune Hindou immobile devant lui.

— Sans compter qu'il va falloir attendre ici jusqu'à demain, observait John, en étudiant l'effet d'une pareille déclaration sur l'esprit de son maître.

C'était évident, car Edgard se traînait à peine. Les deux nègres ne valaient pas mieux. On résolut donc de se reposer à la même place où sans doute Henriette ou Gustave et les bandits avaient un moment interrompu leur marche hâtive.

Ce ne fut pas, certes, sans regret que le jeune créole remit au jour suivant la continuation de ses recherches.

Par malheur, tout s'opposait à ses vœux.

Non-seulement l'obscurité effaçait les traces qu'en plein jour même les fuyards s'efforçaient de rendre invisibles ; mais, en admettant qu'ils rencontrassent leurs ennemis, l'obscurité de la nuit eût plutôt entravé que favorisé le succès d'une attaque à main armée.

Edgard et ses deux serviteurs se rappelaient trop bien la récente aventure du lion pour oser s'endormir par terre. Il s'agissait de surveiller encore plus que jamais les intentions du frère de Saïd-Yama.

— Qui nous assure, observait Edgard à voix basse, que le dévouement qu'il professe n'est pas un excès de perfidie, et que les brigands, que nous croyons bien loin, ne s'apprentent pas à profiter de notre sommeil pour augmenter le nombre de leurs prisonniers ?

— Nous pourrions l'attacher à l'un de nous, répond Tom. Le moindre mouvement trahirait son intention de fuir.

— En cas de surprise, l'avoir entre nos mains serait un gage contre ses complices, lesquels n'oseraient, en nous attaquant, l'exposer à une mort certaine, ajoutait son camarade John.

Edgard allait répondre. Il n'en eut pas le loisir. Celui dont on parlait, en le touchant du doigt, l'invitait à tourner les yeux de son côté. Quel ne fut pas l'étonnement général !

Pendant le colloque précédent, Bengali s'était lui-même fortement attaché les deux jambes au niveau de la cheville. Il tendait à présent ses mains dans l'une desquelles se trouvait une corde solide.

En même temps, il montrait le sommet d'un gros arbre, ce qui semblait signifier :

— Fixez-moi vous-même, là-haut, pieds et poings liés. Si je vous trahis ou si je vous échappe, c'est que je serai un peu sorcier ; alors, mes braves gens, il n'y a rien à faire !

L'heure devenait pressante. Un parti décisif était indispensable.

— Eh bien ? ordonna le jeune Davidson, dégage tes jambes, gagne la quatrième branche. Tom et John te suivront, l'attacheront, et qu'un seul geste, en route, ne vienne pas démentir ta sincérité apparente : je te ferais à l'instant même sauter la cervelle ! entends-tu ?

Un rire silencieux fut la réponse de l'Indien.

Les pieds libres, il bondit comme un clown, atteignit du même élan la première branche, et ne s'arrêta qu'à l'endroit désigné.

L'accès de cet arbre était favorisé par le voisinage d'un autre plus petit et dont les tiges moins élevées pouvaient jouer le rôle d'une échelle. Tom et John, bientôt arrivés près de Bengali, s'empressèrent de lier fortement ce dernier par les bras, par les reins, par les jambes.

— C'est fait ?

— Oui ! oui ! petit Bengali ficelé comme un saucisson ! pas moyen qu'il bouge !

— Eh bien ! dit Edgard, installez-vous de votre mieux à ses côtés ou au-dessus et dormez, mes braves... Je vais tâcher d'en faire autant.

Le créole s'était hissé lui-même tout en haut de l'arbre. Un tel repos lui coûtait, avons-nous déjà dit ; mais la nécessité de réparer ses forces pour les fatigues du lendemain devait imposer silence aux derniers scrupules qui tourmentaient sa pauvre âme.

Tout le monde avait besoin de sommeil. Tout le monde s'endormit bientôt ; et si une chose troubla le calme qui régnait d'habitude en ces lieux solitaires, ce fut le ronflement des deux Mozambiques.

John et Tom, cependant, n'étaient pas hommes à fermer les yeux sans avoir ouvert la bouche. Nous voulons parler du maigre souper que leur permit de faire ce qui restait au fond de leur sac.

C'était peu, mais ça consacrait le principe de nos gloutons personnages, d'après lequel la moindre pitance doit toujours passer sous la dent, avant de se livrer aux douceurs du sommeil.

Si la gourmandise avait à peu près son compte, la poltronerie était loin d'y trouver le sien.

Le poste était dangereux. Une panthère, des chats sauvages, voire même un ours errant aux environs, pouvaient fort bien, par l'odeur alléchés, découvrir une grappe humaine facile à déchirer, à mordre, à dévorer avant qu'elle fût en mesure même d'essayer de se défendre.

Or, le cas échéant, les deux Africains étaient merveilleusement placés en première ligne pour servir d'entrée au festin. La perspective manquait de charme. Il fallait moins que cela pour chasser la quiétude nécessaire à une sieste longue et délicate.

Le léger sommeil de Tom fut troublé par les sonorités nasales de son compère John. Celui-ci, dans les mêmes conditions physiques et intellectuelles, ne parvenait pas mieux à dormir.

Ce qui devait advenir arriva : chacun prit le ronflement de l'autre pour un cri d'animal féroce. Alors ce fut à qui fermerait le plus hermétiquement les yeux, non pour se rejeter, comme on dit, dans les bras de Morphée, mais afin de ne pas voir la grosse bête s'avancer et grimper après l'arbre où ils étaient logés.

Ils n'osaient rien dire ; mais c'était à qui, sans affectation, gagnerait en hauteur, de manière à dominer son camarade. On reconnaissait la même ruse que John employait naguère pour éviter les premières attaques du lion qui devait enlever Tom.

Ce double jeu ne dura pas longtemps. Une horrible frayeur glaça tout à coup les deux Africains et les retint immobiles.

— Je rêve ! je rêve ! murmuraient-ils en se pelotonnant sur eux-mêmes et se faisant bien minces.

(La suite au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

## A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppie en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *trois francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *quatre francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

## REVUE DES MAGASINS

Une visite à la *Châtelaine* est toujours un plaisir; surtout depuis que cette maison de mercerie s'est placée au premier rang en ouvrant une véritable école d'élégance fantaisiste.

La *Châtelaine*, par sa passementerie artistique, a contribué pour beaucoup à rendre au jais une recrudescence de vogue. Comme elle scintille, étincelle au soleil, la toilette semée de jais! Cela miroite, éblouit. La *Châtelaine* en a constellé sa passementerie et sa dentelle.

Bordez une basque et des volants de frange aux pampilles de jais, surmontée d'une applique de feuilles, fleurs et fruits ruisselants de jais, et vous composerez la plus riche des toilettes. Avec un tel accessoire, du reste, peu importe la valeur du tissu, que ce soit cachemire, velours, soie ou vigogne.

Les blondes perlées en toutes nuances, que l'on croirait de la vapeur brodée d'éclairs, s'emploient sur les étoffes claires, grenadines, chaly, algériennes, et sur les tissus épais comme le velours. Posée à plat, la blonde perlée fait le jeu d'une étincelante broderie.

Bien simple est le pardessus d'été. Il consiste en un col de tulle ruché et perlé, en un fichu berthe en dentelle perlée. Rien de moins lourd, n'est-ce pas?

Le comptoir des modes à la *Châtelaine* prend chaque jour de l'importance, en raison du goût et du bon marché qui y règnent. Les ceintures, les rubans, les gants, y sont choisis de façon à satisfaire la coquetterie et l'économie les plus exigeantes.

Quelle femme, à la campagne, ne se livre à mille petits travaux de couture, crochet, broderie, tapisserie? Que de riens sont indispensables pour arranger, chiffonner! La prévoyance conseille de demander à la *Châtelaine* (34, rue du Bac) un assortiment de bonne mercerie.

— Le *Comptoir des Indes* vient de recevoir le complément de tous les tissus d'été. On trouve maintenant dans cette maison de premier ordre un assortiment complet de robes de foulard pour deuil et demi-deuil, de tussor écri uni et damassé de la plus belle qualité et d'une solidité à toute épreuve. En tissus indiens riches et soyeux, nous rappellerons le Goaly, haute nouveauté de la saison; le Rhotian, le crêpe Osaka, le Bangalore et le Benarès. Toutes ces étoffes se produisent en nuances les plus nouvelles.

Le *Comptoir des Indes* a eu l'heureuse inspiration de se charger de la confection des garnitures les plus jolies, pour robes et costumes de foulard. Cette innovation obtient un grand succès, surtout en province et à l'étranger. Il suffit d'indiquer le métrage voulu et la nuance désirée; on se charge dans cette importante maison de toutes les commandes en ce genre, soit en guipures de laine ou franges de soie. Impossible d'envoyer des échantillons de dentelle et de franges, mais nos lectrices peuvent avoir une entière confiance: le *Comptoir des Indes* n'a pas d'autre but que de satisfaire sa clientèle.

Quant aux écharpes de crêpes de Chine si jolies et si nouvelles, dont nous avons déjà parlé, on les fait en toutes nuances. Voici le parti qu'on peut tirer de ces écharpes: on les porte en fichu noué devant, en cape-

line, les deux pans ramenés devant entourant le cou et rejetés derrière, en fichu croisé devant et noué derrière, en tunique formant tablier devant et noué derrière, et enfin en burnous avec capuchon formé par le pli du milieu.

Ces écharpes coûtent 28 francs avec deux glands; c'est un prix unique extrêmement avantageux.

Robes et écharpes complétant la toilette sont expédiées *franco* par le *Comptoir des Indes*, mais lorsqu'on demandera une écharpe seulement, elle sera envoyée en échange d'un mandat sur la poste joint à la commande.

Les robes de foulard sont d'une coquetterie charmante en été; elles ont l'avantage de se laver facilement sans rien perdre de leur éclat soyeux.

On peut se composer une toilette fraîche et séduisante depuis 38 francs. Tous les échantillons sont expédiés *franco* retour compris. S'adresser au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129).

— Les nouveaux chapeaux de mesdames BRUNHES et HUNT sont des merveilles de grâce, de coquetterie et d'élégance; ils coiffent à ravir et donnent jeunesse et beauté même aux femmes qui n'en ont plus.

Leurs chapeaux-guirlandes donnent un air de reine qui convient aux physionomies régulières; leurs chapeaux *Orphée*, avec franges de fleurs légères tombant sur les cheveux, embellissent les blondes vaporeuses et les poétisent.

Quant au chapeau *Henri III* pour la campagne, il a un petit air vainqueur qui convient à la jeunesse.

Mesdames Brunhes et Hunt préfèrent les grands chapeaux et elles ont raison; cependant elles ont le talent de se conformer à la physionomie de chacune de leurs clientes. En fait de chapeau à haute allure, nous signalerons un chapeau *Longueville* en paille de riz écriue à larges bords; un seul bord relevé avec une touffe de coquelicots et un nœud de faille bleu pâle, traîne de coquelicots retombant derrière jusqu'au milieu du dos. Ce chapeau a obtenu un succès fou aux dernières courses du bois de Boulogne, ainsi qu'une haute Cérés de fleurs des champs.

Quelques diadèmes de fleurs sont complétés par des mantilles de dentelle qui servent de confections.

La mode est aux foulards sur les chapeaux négligés. Nous n'en avons pas encore vu de plus artistement posés que ceux de mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer 4).

— L'essence d'oponax a obtenu un si grand succès à la *Corbeille fleurie*, que la maison PINAUD-MEYER l'a prise pour base d'une série de produits nouveaux. On trouve maintenant dans cette maison de premier ordre toute une parfumerie à base d'oponax, de l'eau de toilette, des savons, une crème froide, etc., etc. Les suaves émanations de ce parfum ont été adoptées par les gens du monde; il n'est pas une femme élégante, pas un homme du monde, qui puissent se dispenser d'employer ce parfum sous peine de lèse-élégance.

L'usage du lait d'Hébé est indispensable en cette saison: cette lotion odorante donne à l'épiderme de la blancheur, de la fermeté et de la souplesse, et fait disparaître les rides comme par miracle.

La crème au lait d'Hébé est un auxiliaire puissant pour obtenir ce résultat: elle conserve au teint son éclat et sa transparence diaphane.

Pour les mains, il n'est pas de meilleur produit que la pâte callidémique, qui les blanchit et les idéalise. Des savons au lait d'Hébé et au suc de laitue et une spécialité de produits divers aux violettes de Parme complètent un ensemble de produits exquis qui ne se trouvent qu'à la *Corbeille fleurie*, boulevard des Italiens, 30.

## SPÉCIALITÉS

A peine connue, l'*Eau gauloise* s'est placée d'elle-même au premier rang des cosmétiques actifs et puissants destinés à la recoloration de la barbe et de la chevelure.

Essentiellement hygiénique, cette composition bienfaisante, dépourvue de tout inconvénient, ramène rapidement cheveux et barbe à leurs teintes primitives en leur conservant leur souplesse soyeuse.

Agréablement parfumée, l'*Eau gauloise* ne saurait occasionner le moindre mal de tête; très-fortifiante pour la racine des cheveux, elle les empêche de tomber et préserve ainsi de la calvitie. C'est un des meilleurs cosmétiques créés par l'industrie moderne; il faut l'employer chaque jour avec assiduité, non-seulement si l'on tient à faire disparaître les cheveux blancs, mais encore si l'on veut en prévenir la décoloration.

C'est le secret de l'éternelle jeunesse que nous confions à celles de nos lectrices qui redoutent, avec raison, l'arrivée toujours prématurée de la vieillesse.

Le succès de l'*Eau gauloise* grandit chaque jour... Elle se trouve rue de Provence, 4.

L. ROUVENAT ✻, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.